

Marie-Anne Paveau
Université Paris 13 Nord, EA 452 Cene1



Synergies Pays Riverains de la Baltique n° 9 - 2012
pp. 53-65

Résumé : Cet article propose de prendre la notion de contexte à la lettre de sa réalité, en prenant en compte le rôle des objets dans les environnements dans lesquels sont produits les énoncés. Cela implique une conception du langage comme activité située et non plus autonome, articulée sur les autres activités humaines et inscrite dans l'environnement humain et non humain, et non plus seulement interindividuelle. Dans cette perspective, les objets naturels et artificiels constituent des contributeurs à la production des discours et non plus un simple décor de l'activité de langage. Après avoir décrit les cadres épistémologiques et théoriques du travail, on montre qu'une approche « symétrique » des phénomènes langagiers permet d'intégrer véritablement les contextes à l'analyse des discours. On décrit ensuite les observables que cette perspective construit, à partir d'exemples d'objets pris dans les élaborations langagières et discursives.

Mots-clés : affordance, cognition sociale, contexte, environnement, externalisme, objets, post-dualisme

What objects say. Meaning, Affordance, Cognition

Abstract: This article proposes to consider the notion of context literally taking into account the role of objects among the environments in which linguistic statements are produced. This implies a conception of language as a situated no longer autonomous activity, hinged on other human activities and listed in the human and nonhuman environment, and not only interindividual. In this perspective, natural and artificial objects are seen as contributors to the production of speech and not as a mere decoration of language activity. After describing the theoretical and epistemological frameworks of this study, we show that a « symmetrical » linguistic approach of linguistic phenomena can truly integrate contexts to discourse analysis. We then describe the observables built by this perspective, using examples of objects belonging to the discursive and linguistic elaboration.

Keywords: affordance, social cognition, context, environment, externalism, objects, post-dualism

Introduction

Les objets inanimés, qui ont une âme comme chacun sait¹, ont aussi une bouche : ils parlent, souvent, et beaucoup. Mais on ne les écoute sans doute pas assez. Pourtant, on peut penser qu'ils font partie de nous, au sens où ils contribuent à construire notre réalité. Dans un livre peu connu en France, le psychanalyste américain Harold Searles développe ce point de vue et en fait un ressort essentiel de la vie psychique (1960). À la fin des années 1970, le psychologue James J. Gibson, spécialiste de la perception visuelle, propose la première formulation de la théorie des affordances : une affordance (*to afford* : procurer) est une propriété d'un objet ou un trait de l'environnement immédiat qui indique quelle relation l'usager doit instaurer avec l'objet, comment il doit s'en servir, ce qu'il doit faire avec. À partir de la fin des années 1980, émerge aux États-Unis une cognition alternative à l'internalisme dominant, la cognition sociale, qui pose un contexte propice à l'émergence d'une réflexion sur les liens entre l'humain et ses objets (Suchman, Resnik, Lave, Hutchins, j'y reviens plus bas).

Ces propositions ouvrent aux linguistes du discours une perspective féconde : travailler les énoncés en contexte, analyser la production des formes discursives au sein de leurs "conditions socio-historiques de production" comme disait la première analyse du discours, ce peut être aussi prendre en compte le rôle des objets dans les environnements. Le langage est alors considéré comme une activité située et non plus autonome, articulée sur les autres activités humaines et inscrite dans l'environnement humain et non humain, et non plus seulement interindividuelle. Dans cette perspective, les objets naturels et artificiels constituent des contributeurs à la production des discours et non plus un simple décor de l'activité de langage. C'est cette hypothèse que cet article se propose d'explorer.

Après avoir décrit les cadres épistémologiques et théoriques du travail, j'essaierai de montrer qu'une approche « symétrique » des phénomènes langagiers permet d'intégrer véritablement les contextes à l'analyse des discours. Je décrirai ensuite les observables que cette perspective construit, à partir d'exemples d'objets pris dans les élaborations langagières et discursives. Cet article étant programmatique, seuls des exemples sont mobilisés, l'analyse de matériau empirique faisant partie des perspectives à venir, qui viendront éprouver le modèle proposé.

I. Approches théoriques et cadres de travail

I.1. Le contexte post-dualiste

Il est désormais de mieux en mieux admis que l'environnement non humain (animal ou objectal) participe des activités humaines et que l'homme est bien l'un des éléments du milieu de vie et non son centre supérieur (Descola, 2005, Schaeffer, 2007). Les grands binarismes du type *mind vs body*, *nature vs culture*, *raison vs émotion*, *humain vs non humain* ont été largement entamés par les avancées des sciences cognitives (Brassac (dir.), 2006, Lahlou, 2000), les approches post-structuralistes, les évolutions de la philosophie de la connaissance

et de l'épistémologie (Engel, 2007), ainsi que les travaux en robotique et en biotechnologies. Des propositions anciennes restées minoritaires, confinées à l'anthropologie et l'ethnologie (Leroi-Gourhan, 1964) ou à la psychiatrie et à la psychanalyse (Searles, 1960), retrouvent une actualité. Les travaux d'anthropologie des sciences menés à partir des années 1980 sont parmi les plus actifs en la matière ; dans sa synthèse de 1985, B. Latour cite le travail pionnier d'E. Ferguson pour souligner les aspects techniques de la pensée, qui justifient que l'on abandonne ce qu'il appelle « le grand partage » :

Penser est un travail des mains et ce travail ne semble insaisissable qu'aussi longtemps qu'il n'est pas étudié [Lynch, 1985c] [Pinch, 1985a]. Il en est de même de la « pensée technique » [Ferguson, 1985]. « C'est la pensée non verbale qui a fixé les grandes lignes de tout le monde matériel qui nous entoure et qui en a élaboré les détails. Les pyramides, les cathédrales, les fusées n'existent pas à cause de la géométrie, de la résistance des matériaux ou de la thermodynamique ; elles existent parce qu'elles furent d'abord une image - littéralement une vision - dans l'esprit de ceux qui les construisirent » (Ferguson, 1977 : 835).

Mais la nature exacte de l'assemblage ou couplage ou encore « *embeddedness* » (Granovetter, 1985) entre l'homme et son environnement reste encore insuffisamment décrite. Sous l'angle linguistique, elle existe à peine, sauf dans le champ désormais bien balisé des interactions verbales qui privilégient cependant les artefacts communicationnels (ordinateurs, logiciels, téléphones, tablettes, etc.). Le couplage homme-objets (les objets n'étant pas forcément des outils communicationnels) commence d'être envisagé du point de vue de la production verbale (Paveau, 2006a, 2007, Paveau & Rosier, 2010), dans une perspective externaliste et distribuée, qui modifie quelque peu les contours épistémologiques des sciences du langage.

Pour essayer d'éclaircir la question, je propose de reprendre la théorie des affordances telle qu'elle a été élaborée par J.J. Gibson (1977, 1979) puis D.A. Norman (1988) et de montrer comment les linguistes peuvent s'inspirer de cette approche pour rendre compte du couplage linguistique homme-objets. On peut admettre en effet que les objets sont porteurs d'affordances linguistiques, c'est-à-dire de « *linguistic possibilities* », pour reprendre l'expression de Gibson. Ces affordances sont de différents types, qui restent à inventorier et à décrire : niveau du genre de discours, de la disposition graphique, de la forme prosodique, de la forme interactionnelle ou des différentes mémoires à l'œuvre dans le discours (mémoire sémantique, discursive). Ces affordances linguistiques sont permises par un certain nombre de traits de l'objet (son « design linguistique », en quelque sorte) concernant son rapport au langage. Les études de cas seront empruntées aux champs de l'histoire et de la mémoire (objets-traces co-construisant une mémoire discursive), de la psychanalyse (objets-mots en jeu dans la cure) et du travail collectif (« attracteurs cognitifs », objets et meubles de bureau).

1.2. Une épistémologie contributive

Je me situe dans une épistémologie contributive, qui constitue ma version de l'interdisciplinarité ou de la transdisciplinarité. Cela signifie qu'une discipline

bénéficie de la contribution des autres d'une manière qui peut être considérée comme approximative par les spécialistes de ces disciplines, mais qui rend possible l'importation des savoirs. Cela veut dire aussi que la discipline de travail, ici la linguistique dans sa composante discursive, est également apte à la modification par enrichissement externe. Dans le contexte poststructuraliste contemporain des sciences humaines et sociales, ces mobilités disciplinaires me semblent nécessaires : les frontières disciplinaires s'ouvrent et se recomposent, les travaux inter- ou transdisciplinaires se développent, justifiés par la remise en cause des catégorisations homogènes et des « partages » stricts. L'épistémologie contributive suppose également d'adopter une pensée scalaire substituée à la pensée binaire, c'est-à-dire de dépasser les grands dualismes, en particulier cartésien et saussurien. Cela implique de poser un continuum *mind-body*, de penser que la production verbale est incarnée et non purement intellectuelle, comme le signale Brassac reprenant à Kaufmann, 2001 le terme d'*égocéphalocentrisme* :

Il est vrai qu'une grande partie des études conduites en psychologie sont largement ancrées dans un égocéphalocentrisme qui plombe, selon certains [Kaufmann 2001], leur capacité à appréhender la réelle nature des processus en jeu dans l'être-au-monde du sujet humain. Ainsi les solipsisme et mentalisme qui marquent par exemple la psychologie de la cognition laissent-ils en filigrane la question du rapport entre l'entité "pensante" et le monde "pensé". L'appareil argumentatif alors développé reste en deçà de cette lisière qui est prise pour non poreuse entre le sujet et son entour physique, biologique et social (Brassac, 2007 : 159).

Pour un linguiste, le continuum *mind-body* implique à son tour un continuum langue-parole, les structures de la langue étant alors considérées comme inscrites dans les usages langagiers et les contextes étant constitutifs de la production du sens. C'est la version qui sera défendue ici, sous l'appellation de « linguistique symétrique ».

Je propose maintenant quelques éléments pour penser une linguistique qui travaillerait les productions verbales intégrées dans leur environnement, et qui rendrait compte de leurs mécanismes cognitifs dans une perspective externaliste.

II. Une linguistique symétrique

Envisager une linguistique symétrique ne va pas de soi dans le contexte actuel de la théorie du langage qui reste logocentrée et ancrée dans les binarisme [linguistique vs extralinguistique] formulable aussi sous la forme [langue vs monde]. Alléguer la cognition ne va pas non plus de soi car le paradigme de la cognition sociale est très peu connu des linguistes qui assimilent couramment *cognitif* à *neuronal*, *génératif* ou *modulaire* (voir Achard-Bayle & Paveau, 2012). Je présente donc ma conception de la cognition, cadre de la symétrie qui m'occupe.

II.1. La cognition externaliste

Ma conception de la cognition est hétérodoxe, externaliste et pluridisciplinaire. Elle est hétérodoxe, c'est-à-dire opposée à la cognition internaliste dite

orthodoxe et représentée par exemple par le générativisme chomskyen, car je fais référence aux propositions alternatives, *i.e.* non (uniquement) mentalistes des sciences sociales dans les années 1980-90. C'est l'époque de la mise en place des différents paradigmes de la cognition sociale aux Etats-Unis (Suchman et l'action située, Resnik et la cognition partagée, Lave, Hutchins et la cognition distribuée), puis en France (Conein, Thévenot, Livet). La cognition externe ou sociale est généralement absente des travaux des linguistes, même dans les domaines empiriques, sauf exception comme chez L. Mondada par exemple, sans doute pour deux raisons : d'abord, le paradigme de la cognition sociale est encore peu connu en sciences du langage ; ensuite les linguistes texte-discours-interaction, qui défendent la contextualisation des productions verbales, maintiennent eux-mêmes l'image d'une cognition internaliste incompatible avec une approche externaliste.

Elle est également externaliste car je reprends à mon compte les contestations de l'internalisme des représentations, mais au profit d'une vision mixte (les représentations sont à la fois internes et externes) et non externaliste radicale (les représentations sont purement externes).

Elle est enfin pluridisciplinaire car la linguistique cognitive du discours s'articule avec la philosophie cognitive, la sociologie et l'anthropologie cognitives, la psychologie socio-cognitive.

II.2. L'approche symétrique

La linguistique symétrique postule que les unités dites non linguistiques participent pleinement à l'élaboration de la production verbale, au sein d'un continuum entre verbal et non verbal, et non plus d'une opposition (Paveau, 2009). C'est une perspective nouvelle pour la linguistique, issue de son articulation avec les acquis de la cognition sociale (Paveau, 2007), et inscrite dans la philosophie du discours que je défends depuis quelques années.

J'entends par philosophie du discours une approche qui intègre les questions du rapport entre le discours et la réalité, le discours et la valeur (en particulier morale), la réalité et la subjectivité, les sujets et leurs environnements humains et non humains.

J'emprunte *symétrique* à Latour qui, à la fin des années 1970, commence à travailler en sociologie des sciences, sur le travail de laboratoire en particulier, sur ce qui deviendra en 1997 l'« anthropologie symétrique », c'est-à-dire une anthropologie qui ne considère plus le rapport entre l'humain et le non-humain comme une frontière, mais comme un continuum : l'intersubjectivité fondant le social chez les sujets humains est aussi une « interobjectivité » (Latour, 1994, 1997), puisque les objets et l'ensemble du monde non humain contribuent à la définition du social. Latour propose donc une sociologie alternative, qui prend en compte les matières hétérogènes qui font assemblage dans le social, et conteste l'idée d'un social définissable de manière homogène. Pour Latour, on ne peut faire de la sociologie avec du social uniquement, car il faut tenir compte de la nature « assemblée » des phénomènes sociaux. De même, je

pense que l'analyse linguistique ne doit pas se contenter de porter sur des faits langagiers constitués uniquement de langage au sens traditionnel du terme, mais que la définition du langagier doit s'étendre à et s'enrichir de matérialités sociales, culturelles, environnementales, objectales, etc.

Il s'agit d'un point de vue inhabituel sur le travail linguistique, mais qui n'est cependant pas révolutionnaire, puisque certains auteurs, dans des domaines liés aux sciences du langage, ont proposé antérieurement des perspectives de ce type. Mais comme le soulignent Brassac *et al.* 2008, cela reste une pétition de principe : « [...] studies that explicitly take artifacts and gestures into account - both theoretically and empirically - as they are actually mobilized by participants in interaction have remained underdeveloped » (Brassac, *et al.* 2008 : 208).

II.3. Exemples de travaux « symétriques »

Les interactionnistes proposent depuis assez longtemps d'intégrer les éléments de l'environnement dans l'analyse linguistique. Dès ses *Éléments de pragmatique linguistique* en 1981, Berrendonner propose par exemple de prendre en compte l'aspect signifiant de tous les éléments de la réalité *via* la notion de symptôme :

Tout élément de la réalité, tout objet, tout état de choses, tout acte ou geste, peut être considéré comme symptôme de lui-même. Mon stylo est le signifiant que représente et qualifie [...] mon stylo. Cas particulier, trivial, mais qui rend compte de toute la sémiologie fondamentale des *realia*, choses, états de fait, gestes et actes (Berrendonner, 1981 : 219).

Les chercheurs de l'école de Genève, autour de Bronckart (l'interactionnisme socio-discursif), pratiquent aussi cette linguistique ouverte sur ses extérieurs, à partir des propositions de Vygotski et de l'école russe sur la théorie de l'activité de années 1920 en psychologie (voir en particulier Filliettaz, 2007, Filliettaz & Bronckart, 2005) ; il faut également mentionner l'analyse conversationnelle issue de l'ethnométhodologie (Schegloff, Sacks, puis Mondada par exemple), qui développe des approches multimodales.

Mais, dans ces travaux, sur le plan linguistique, l'environnement matériel me semble encore réduit au corps et aux gestes non verbaux, comme le montre bien cet extrait du rapport Pirstec :

Relations perception-action et cognition sociale

L'acte moteur doit être vu non pas uniquement du point de vue de l'acteur, mais également de celui de l'observateur qui cherche à relier *geste et sémantique, gestes et communication* en contexte social. Il s'agit ici de comprendre le rôle de la *motricité* dans la communication sociale, de s'intéresser aux formes possibles de coopération *motrice* ainsi qu'au rôle des séquences *gestuelles* dans la communication non verbale, d'étudier la spécificité et le rôle des *gestes communicatifs*, le rôle de l'imitation dans la mise en œuvre d'une relation sociale, ainsi que le rôle de la simulation motrice dans l'empathie (Rapport Pirstec, 2010 : 17 ; je souligne).

Chez les psychologues sociaux qui s'intéressent à la cognition, cette conception symétrique du langage est défendue par le Français Brassac (2004, 2006a et b, 2007), prônant une analyse située des phénomènes langagiers. Dans le champ anglo-saxon, c'est Sinha qui semble l'un des meilleurs représentants de cette conception (2000, 2008, 2009). Son travail sur l'intersubjectivité, et la manière dont il propose d'intégrer les matérialités environnementales dans la production du sens fournissent à la linguistique symétrique des pistes extrêmement fécondes.

On comprend donc que ce sont surtout des psychologues qui ouvrent la conception du langage, à partir d'une conception également ouverte de la cognition : de manière un peu paradoxale, le langage n'est pas repensé à l'intérieur de la discipline qui en fait son objet, mais plutôt à l'extérieur. Outre ces réflexions issues de la psychologie, je fais appel dans la suite du travail à un cadre davantage pluridisciplinaire.

II.4. Le langagier : un assemblage

À partir de ces conceptions, je propose une linguistique qui substitue à la distinction entre le langagier et le non-langagier (linguistique vs extralinguistique), un continuum entre les deux : le non-langagier est dans le langagier, qui est un assemblage entre des matières diverses, dont la matière langagière classiquement postulée par la définition saussurienne de la linguistique. En d'autres termes, le langagier n'est pas que langagier *stricto sensu*, puisque les réalités du monde, et en particulier les objets, contribuent à la production du discours et du sens. Cette conception du langagier est elle-même le résultat d'une conception symétrique de la discipline linguistique, ne fonctionnant pas en autarcie mais se nourrissant de disciplines contributives comme les sciences sociales et les sciences cognitives. C'est surtout la cognition sociale dans sa version distribuée (Hutchins) et tout particulièrement la théorie des affordances (Norman, Gibson) qui, articulées aux propositions de Latour, sont mes principaux contributeurs pour penser une linguistique symétrique.

II.5. Les objets dans la langue

Je me concentre ici sur les objets, les artefacts informatiques étant déjà travaillés par ailleurs, dans le champ de l'énonciation par exemple (théorie du couplage), contrairement aux objets ordinaires. Dans cette approche, la matérialité langagière et discursive est incarnée, non seulement dans les productions verbales, mais également dans les pratiques et les objets (naturels ou artificiels). Ma perspective n'est cependant pas celle de la sémiologie (qui travaille les objets comme dispositifs sémiotiques depuis longtemps) puisque je considère les objets comme des agents psychiques, cognitifs et langagiers, *i.e.* de véritables contributeurs à la production du sens, et pas seulement comme des signes ou symboles. La définition du langagier ainsi étendue à ses ancrages matériels et environnementaux oblige le linguiste à modifier ou à rendre mobiles ses corpus, ses objets, mais également ses théories.

Pour essayer de répondre à ces mobilités, j'ai proposé dans *Les prédiscours* la notion de « technologie discursive » qui décrit la circulation et le fonctionnement de pratiques, artefacts ou objets informant la production verbale, au sens où ils y participent structurellement (Paveau, 2006a). Toute technologie a ses outils, et les objets sont selon moi des outils linguistiques ou discursifs.

III. Les observables de la linguistique symétrique

Un problème à la fois théorique et méthodologique se pose cependant : comment considérer les objets dans une perspective langagière et discursive ? Comment construire, dans le cadre de la linguistique symétrique, des observables pour l'analyse ? La théorie des affordances permet peut-être de répondre à ces questions.

III.1. L'approche par les affordances

Le modèle des affordances proposé par Gibson dans les années 1970, et repris par Norman (1988, 1993), permet de penser l'objet comme un ensemble intentionnel. Une affordance est une possibilité offerte par l'objet lui-même, qui indique quelle relation l'agent humain doit instaurer avec lui (ce qu'on doit ou peut faire avec). Une chaise propose par exemple l'affordance de s'asseoir, un verre celle de le prendre en main pour boire, un stylo celle d'écrire. Pour Gibson, les affordances, qu'il nomme « *action possibilities* », sont réelles car présentes dans l'environnement et indépendantes des capacités des agents à les détecter ; puis il évolue sur cette question et intègre les capacités perceptives des agents (par exemple un escalier de quatre marches hautes « n'afforde » pas la possibilité de la grimper à un enfant qui ne marche pas encore). Quand Norman reprend cette question en 1988, il propose de parler de « *perceived affordances* », affordances perçues et donc subjectives, ce qui est différent des « *real affordances* » de Gibson : il explique par exemple que dans une pièce où se trouvent un sofa et une balle de softball (un peu plus grande qu'une balle de baseball), l'agent peut s'asseoir sur la balle et lancer le sofa parce que c'est objectivement possible. Cela veut dire que l'on doit penser l'intentionnalité des objets, ce que Tomasello appelle leur « disponibilité intentionnelle » :

[...] des objets ou des artefacts possèdent, outre leur disponibilité sensori-motrice, ce que nous pourrions appeler une disponibilité intentionnelle : il comprend les relations intentionnelles que l'autre entretient avec l'objet ou l'artefact et du même coup les relations intentionnelles qu'il entretient avec le monde par le biais de l'artefact (Tomasello, 2004 : 83).

Sinha, qui parle de son côté de « *cultural affordances* », ajoute que les objets ont une capacité à permettre des usages qui ne sont pas forcément inscrits dans les intentions de leurs concepteurs. Il explique qu'à peu près n'importe quoi peut servir de chaise, et que cette fonction canonique de chaise (*canonical function*) appartient à la définition même de l'objet :

[...] an object *counts* as a chair if it is an artefact *intended and designed* to be used as a chair, having the *canonical function* of a chair. Such designed functions are *canonical* for the category of objects, and to know into which category an artefactual objet

falls necessitates knowing what its canonical function is (Sinha, 2009 : 11 ; ital. de l'auteur).

Cela veut donc dire que les objets ne sont pas uniquement des matières, mais sont socialement construits et appartiennent donc de plein droit à la vie sociale ; réciproquement ils construisent le social. J'étends cette perspective à l'activité langagière, et je suppose que les objets offrent des affordances discursives, *i.e.* instruisent, prescrivent ou contraignent certaines activités langagières ou discursives.

III.2. Typologie du rapport entre langage et objet

Le problème méthodologique reste à résoudre : comment articuler langage et objet de manière à construire des observables ? Je propose une typologie exploratoire à cinq catégories, destinée à ouvrir la description de l'articulation entre discours et objets.

III.2.1. Les outils linguistiques

Cette catégorie n'est pas nouvelle et utilisée depuis longtemps en histoire des théories linguistiques par Auroux et ses collaborateurs. Ce sont des objets fabriqués ou élaborés explicitement pour enregistrer les compétences langagières et servir de mémoire morpholexicale, sémantique et parémique externe : dictionnaires, grammaires, listes lexicales, lexiques, jeux d'apprentissage, guides de correspondance, manuels de savoir-vivre. Conçus sur le modèle de la liste et de ses variantes, ils se présentent comme des encyclopédies consultables de la langue et de ses usages, qui offrent des affordances linguistiques : ils nous suggèrent des usages de la langue.

III.2.2. Les outils discursifs

Il s'agit d'objets élaborés pour soutenir les compétences discursives et étayer les productions discursives : tableaux, listes, petits papiers, brouillons, check-lists, logiciels, plans de ville et de réseaux de transport. Ils proposent des affordances discursives (mais non linguistiques puisque ces objets ne proposent pas d'élément concernant la langue) et contribuent aux productions discursives comme étayage (une activité de recherche d'itinéraire avec un plan de ville ou de métro) ou comme mémoire discursive (dans le cadre du travail à la chaîne, l'équipe précédente laissant ses consignes sous forme de petits papiers à l'équipe suivante).

III.2.3. Les outils composites linguistiques-discursifs

Il s'agit d'objets qui affordent des compétences à la fois langagières et discursives, car ils sont à la fois des outils linguistiques et des outils discursifs : les ordinateurs ou les téléphones dans leur version smartphone constituent en effet des outils pour produire des discours mais aussi des références en ce qui concerne les compétences en langue, puisqu'ils contiennent ou donnent accès à des dictionnaires, des grammaires, des listes lexicales, etc.

III.2.4. Les objets discursifs graphiques

Ce ne sont plus des outils de type langagier, mais des objets qui sont dotés de traits graphiques orientant les productions discursives. Ils supportent en effet des éléments inscrits de diverses natures : monuments aux morts, emballages alimentaires, bouteilles, porte-clefs, linge brodé, marquoirs, objets gravés de toutes sortes, tatouages, etc.

III.2.5. Les objets discursifs non graphiques

Ce sont des objets sans inscription, mais dont les propriétés spécifiquement « objectales » d'ordre non verbal proposent des usages et agirs discursifs : les objets de table d'une salle à manger (verres, assiettes, couverts, bouquets) sont des objets de sociabilité, ceux-là même qui vont « pourvoir » une conversation mondaine. De même, les objets au travail, de la pièce usinée au micro du journaliste, ou des objets comme un briquet, un foulard, un stylo ou un caillou, qui trament nos contextes quotidiens, vont offrir des formats discursifs aux locuteurs qui les manient.

IV. Matérialité, formes scripturales et genres de discours

Il reste à montrer comment les outils et objets linguistiques et discursifs se propagent dans le système pour participer à la production verbale. Ma réponse est la notion de contribution, entre attraction et distribution. Les outils et objets sont en effet des contributeurs cognitifs à la production du discours, qui donnent des instructions pour la construction des formes et contenus des discours. Je propose donc une esquisse des rapports entre objets et discours, étant entendu que ce rapport est collaboratif-contributif dans le système objets-agents humains-discours. Pour le moment je vois trois exemples de contribution témoignant de l'articulation entre les objets et les locuteurs.

IV.1. Objets et genres de discours

Certains objets vont afforder des genres de discours qui leur sont spécifiques ou tout du moins attachés. Dans le système sémiotique complexe de la décoration militaire (Paveau, 2006b), constitué de l'objet croix de guerre (objet discursif non graphique), du texte de la citation à l'ordre et de la cérémonie de remise de décoration, se propage par exemple une série de représentations externes qui contraignent un genre épideictique, *i.e.* un éloge du combattant et de son acte de bravoure.

IV.2. Objets et formes morphographiques

Il existe des formes langagières qui vont être partiellement explicables en termes d'affordances linguistiques : les listes en colonne adoptant la forme verticale du monument ou du mémorial, la disposition en étoile des noms propres sur un plan de réseau ou de ville, les monogrammes du linge de maison ou encore les formes graphiques codées de la communication clandestine.

IV.3. Objets et formes interactionnelles

Certains objets que l'on peut appeler « transactionnels » motivent l'interaction verbale car ils en sont la condition nécessaire (objets de contact comme le verre, la cigarette, le stylo, l'objet tombé, ou, de façon plus moderne, l'iphone ou l'ipad). D'autres, que l'on nommera « instructionnels », contraignent ou instruisent l'interaction verbale (Lahlou, 2000 donne l'exemple de la machine à café au bureau, attracteur cognitif puissant qui déclenche des interactions verbales ritualisées). Enfin les objets « mémoriels » affordent directement un appel aux mémoires discursives : par exemple la photo (de guerre, de famille, d'objet de mémoire) et d'une manière générale tous les objets-traces, qui appartiennent au domaine de la muséographie officielle ou familiale.

Conclusion

Ces propositions voudraient montrer que, à rester dans les limites de la linguistique verbocentrée, on rate des fonctionnements langagiers et discursifs extrêmement riches car mobilisant de nombreux paramètres de la vie des hommes en société. En même temps, si l'on étend ainsi la nature même du langagier, se pose immédiatement la question de la nature de l'objet de la linguistique, et, partant, des définitions de la discipline. C'est à mon sens l'un des mérites du travail interdisciplinaire que de maintenir cette question constamment ouverte.

Bibliographie

- Achard-Bayle, G. & Paveau, M.-A. 2012 (à par.). « Réel, contexte, et cognition. Contribution à une histoire de la linguistique cognitive ». *Histoire Épistémologie Langage* XXXIV (1).
- Atelier de réflexion prospective « Sciences et Technologies Cognitives » 2010. Rapport de synthèse de l'atelier PIRSTEC : <http://pirstec.risc.cnrs.fr/>
- Berrendonner, A. 1981. *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris : Minuit.
- Brassac, C. 2004. « Action située et distribuée et analyse du discours : quelques interrogations ». *Cahiers de linguistique française* 26, pp. 251-268.
- Brassac, C. 2006a (dir.). « Internalisme / Externalisme », *Intellectica* 43.
- Brassac, C. 2006b. « Avant-propos : énonciation, externalisme et internalisme, les modalités d'un débat ». *Intellectica* 43, pp. 7-9.
- Brassac, C. 2007. « Co-responsabilité cognitive et dissolution de frontières », in Hert, P., Paul Cavalier, M. (éds). *Sciences et frontières. Délimitations du savoir, objets et passages*. Fernelmont (BE) : Éditions Modulaires Européennes & InterCommunications, pp. 159-176.
- Brassac, C. et al. (2008). « Interweaving objects, gestures, and talk ». *Context, mind, culture, and activity*, 15-3, pp. 208-233.
- Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Seuil.
- Engel, P. 2007. *Va savoir ! De la connaissance en général*. Paris : Hermann.

- Ferguson, E. 1977. «The Mind's Eye Nonverbal Thought in Technology». *Science*, 197, pp. 827-836.
- Filliettaz, L. 2007. « Gestualité et (re)contextualisation de l'interaction dans des réunions de relève de poste en milieu industriel », in L. Mondada (ed.). *Interacting bodies / Le corps en interaction*. Actes du colloque de Lyon : <http://gesture-lyon2005.ens-lsh.fr>, consulté le 20.09.2011.
- Filliettaz, L. & Bronckart, J.-P. 2005 (eds.). *L'analyse des actions et des discours en situation de travail. Concepts, méthodes et applications*. Louvain-La-Neuve : Peeters.
- Gibson, J.J. 1977. « The Theory of Affordances » in R. Shaw and J. Brandsford (éds). *Perceiving, Acting, and Knowing : Toward an Ecological Psychology*, pp. 62-82.
- Gibson, J.J. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum.
- Granovetter, M. 1985. « Economic-Action and Social-Structure - The Problem of Embeddedness ». *American Journal Of Sociology*, 91(3), pp. 481-510.
- Kaufmann, J.-C. 2001. *Ego. Pour une sociologie de l'individu*. Paris : Nathan.
- Lahlou, S. 2000. « Attracteurs cognitifs et travail de bureau ». *Intellectica* 30, pp. 75-113.
- Latour, B. 1985. « Les "vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques ». *Culture technique* 5, pp. 4-29.
- Latour, B. 1994. « Une sociologie sans objet ? Remarque sur l'interobjectivité ». *Sociologie du travail* 4, pp. 587-606.
- Latour, B. 1997. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La découverte.
- Leroi-Gourhan, A. 1964. *Le geste et la parole. tome 1 : Technique et langage*. Paris : Albin Michel.
- Norman, D.A. 1988. *The Design of Everyday Things*. New York : Doubleday.
- Norman, D.A. 1993. « Les artefacts cognitifs » in Conein, B. et al. (1993) (dir.). *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*. Paris : Éditions de l'EHESS, pp. 15-34.
- Paveau, M.-A. 2006a. *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.
- Paveau, M.-A. 2006b. « La citation militaire : système sémiotique, pratique honorifique », in Lopez-Muñoz, J.-M, et al. (eds). *Dans la jungle du discours rapporté : genres de discours et discours rapporté*. Cadix : Presses de l'université de Cadix, pp. 277-286.
- Paveau, M.-A. 2007. « Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur ». *Corela (Cognition, représentation, langage)*, revue électronique : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/document.php?id=1672>
- Paveau, M.-A. 2009. « Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique », in *Actes du deuxième colloque international Res per nomen*. Reims : CIRLEP, pp. 21-31.
- Paveau M.-A., Rosier L. 2010. « Le discours des objets. Pratiques et techniques de circulation entre clandestinité et exhibition discursive », in López Muñoz J.M. et al. (eds), *La circulation des discours : médias, mémoire et croyances, Cédille. Revista des estudios francese*, Monografias 1, <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=3399614>, consulté le 23.10.2011.
- Schaeffer, J.-M. 2007. *La fin de l'exception humaine*. Paris : Gallimard.
- Searles, H. 1986 [1960]. *L'environnement non humain* (trad. D. Blanchard). Paris : Gallimard.

Sinha, C. 2000. « Culture, Language and the Emergence of Subjectivity ». *Culture & psychology*, vol. 6 (2), pp. 197-207.

Sinha, C. 2009. « Objects in a Storied World : Materiality, Narrativity and Normativity ». *Journal of Consciousness Studies* 16, issue 6-8, pp. 167-190.

Sinha, C. & Rodríguez, C. 2008. « Language and the signifying object: from convention to imagination », in Zlatev, J. et al. (eds.). *The Shared Mind : Perspectives on Intersubjectivity*. Amsterdam : John Benjamins, pp. 357-378.

Tomasello, M. 2004. *Aux origines de la cognition humaine* (trad. Y. Bonin). Paris : Retz.

Note

¹ Le poème de Lamartine où figurent ces vers célèbres : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme / Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? » pose dès 1830 la question de la vie, ou plutôt de la spiritualité des environnements non humains. « Milly ou la terre natale » est en effet un texte sur l'environnement des hommes, lié à leur origine. Il est particulièrement intéressant dans l'optique qui nous occupe dans ce numéro car il pose, poétiquement, et romantiquement, un véritable continuum entre l'homme et son environnement, d'une manière que l'on pourrait trouver posthumaniste aujourd'hui.